L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 13 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI, 13 SEPTEMBRE 1882.

VENTES A L'ENCAN.

Par Spear & Escoffier, rue du Quartier, entre Johnson et Galvez, meubles.

Par D. E. Murphy, à l'ascenseur de la rue Hermonie, 4005 boisseaux de blé.

Blé—Blé—Blé—Voir l'annonce d'encan de D. E. Murphy.

Le travail des femmes---l'Ouvrière.

Nous pénétrions, ces jours derniers, dans une immense bâtisse qui s'élève au fond du troisième district, dont elle est un des ornements, et dans lequel elle apporte un peu de vie et de mouvement: C'était, nous disait-on, une fabrique de jute en pleine opération et faisant d'excellentes affaires; la fabrication de ce textile était appelée, ajoutait-on, à un vaste développement, à une grande prospérité ce dont nous n'avons jamais douté; et cette fabrique devait en être le glorieux berceau de cette industrie, ce que nous souhaitons de toute notre âme.

On conçoit donc l'empressement avec lequel nous visitions ce bel établissement L'*Abeille* ne s'est-elle pas faite un des plus ardents champions de la création et du développement de l'industrie parmi nous? et ne restait-elle pas fidèle à la mission qu'elle s'était imposée, en encourageant ce nouvel essai, en favorisant l'essor de cette fabrique?

Sait-on ce qui nous frappa't, avant tout, en parcourant les ateliers de la rue d'Enghien? c'était la grande quantité de jeunes femmes, de jeunes filles installées devant les métiers, et les faisant marcher avec une grande aisance, avec une rare habileté. Quelques-unes semblaient être d'une constitution bien faible, d'une santé bien délicate; pas la moindre trace de fatigue chez elles, pourtant; une de ces ouvrières même prétendait préférer ces travaux à ceux du ménage; ils lui tracassaient moins l'esprit, ils étaient moins à charge à ses membres délicats.

La remarque n'était pas nouvelle pour nous; elle nous avait déjà été faite en bien des circonstances analogues, durant certaines visites faites à une filature de coton et à plusieurs fabriques de tabac de différents districts.

Le travail avait, du reste, pour ces braves et honnêtes créatures, un attrait bien puissant; à la fin de la semaine, chose nouvelle pour elles, il leur allouait un salaire convenable qui les grandissait à leurs propres yeux, et qu'elles étaient fières de rapporter au logis.

Le samedi, quel jour solennel pour l'ouvrière honnête! et elles sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense, elles forment une classe trop dédaignée parmi nous, trop calomniée; surtout quel jour heureux pour la famille!

Nous autres hommes, qui savons nous procurer tant de distractions extérieures, qui trop souvent, gaspillons en plaisirs ou en satisfactions peu avouables une partie de l'argent gagné à la sueur de nos fronts, nous ne connaissons pas, nous n'apprécions pas les saintes joies de la femme pour qui la vie entière se concentre dans le foyer domestique, dont toutes les pensées, tous les sentiments n'ont d'autre objet que la famille: elle ne laisse pas, comme nous, au dehors, la moitié de son cœur, elle n'y gaspille pas une bonne partie de sa sensibilité. Toutes ses affections, concentrées sur un seul point, prennent une intensité, une puissance dont peut seul donner une idée le foyer d'un miroir ardent où viennent converger les mille feux du soleil!

Aussi, au milieu des chagrins qui l'assaillent à chaque instant, l'ouvrière est-elle l'une des créatures à qui Dieu prodigue les joies les plus vives, les plus intenses, d'abord, parce que le bonheur qu'elle sème autour d'elle, elle sait qu'il est son propre ouvrage; puis, parce que les élans auxquels elle s'abandonne n'ont lieu que par intermittence, à telle heure de la journée, à tel jour de la semaine.

Et voilà précisément ce qui rend la femme d'atelier, zélée au travail, ce qui en fait souvent le véritable trésor de la fabrique. Avec elle, pas de non valeurs, pas d'absences; un travail constant, toujours consciencieux, toujours intelligent. Elle n'a pas de ces coups de collier qui rendent parfois l'homme si orgueilleux de lui-même; mais elle n'a pas non plus les irrégularités qui déparent souvent la vie et le travail de l'ouvrier.

Puisque le travail de la femme est une des questions qui préoccupent le plus l'opinion publique, en ce moment, il était bon qu'on le présentât sous ce jour, trop nouveau, trop peu étudié parmi nous. L'ouvrière n'est pas si à plaindre, si malheureuse qu'on le prétend, il lui arrive des joies, des élans de bonheur que nous ne connaissons pas, nous autres hommes, qui vivons plus par l'esprit que par le cœur, et nous livrons, en outre, à des dissipations qui lui répugnent encore plus qu'elles ne lui sont interdites.

Mais, dans quelqu'ordre d'occupations que vous jetiez la femme, jamais, au grand jamais, n'oubliez pour elle la question d'intérieur, la question du foyer domestique, la question de la famille. Vous n'avez pas le droit de lui oblitérer le cœur; vous la tueries en agissant de la sorte; elle n'existe que par le cœur, c'est son unique source de vie.

Si donc les conditions économiques de la société l'appellent à passer une partie de la journée à l'atelier, il faut que vous vous occupiez de ses enfants pendant son absence; il faut qu'elle les sache en bonnes mains, qu'elle n'ait rien à redouter pour eux. L'installation de la femme dans la fabrique suppose l'installation de la crèche publique; c'en est le corollaire forcé. Autre sujet qu'il sera bon de traiter prochainement.

M. Marcel Morales, dont nous avons publié la lettre au sujet d'une graine qui croît dans la paroisse St. Bernard, que les anciens habitants considéraient comme un remède infaillible contre la rage et dont beaucoup d'expériences récentes ont démontré l'efficacité, a reçu, de France, plusieurs communications qui lui demandent des quantités de la graine ainsi que des renseignements sur la culture de celle-ci.

Nous apprenons que M. Morales a promptement répondu aux lettres, et prié l'un des correspondants de le mettre en rapport avec M. Pasteur auquel il s'engage à donner toutes les informations nécessaires.

La valeur d'un médicament composé, préparé par un médecin parfaitement éclairé et un chimiste scientifique, doit être apparente à tout le monde. Comme telle nous prenons plaisir à recommander les pilules de J. C. Ayer pour la catarrhe. La confiance publique dont elles jouissent n'est sans cause aucune jusqu'à ce jour où il est possible de dire qu'elles sont universelles. La grande popularité permanente ne s'acquiert pas sans mérite. Notre expérience nous donne la certitude que les pilules de Ayer sont supérieures à tout autre collet en usage pour la catarrhe. Elles sont agréables à prendre, parfaitement sûres et efficaces. Les pilules d'Ayer réunissent toutes les qualités d'un remède de famille sûr, et leur usage opiniâtre procure indubitablement bien des existences, et procure la santé et le bien-être des milliers d'autres.

De la Nile-Orléans à St-Martinville.

Inauguration de l'embranchement qui relie St-Martinville à la grande ligne de la Nile-Orléans au Texas.

Une région bénie qui attend l'immigration.

Nous avions, dimanche matin, à la Nouvelle-Orléans, un temps d'une beauté exceptionnelle, un étincelant soleil d'été, une fraîcheur printanière: une véritable matinée à souhait pour le plaisir des voyageurs; aussi, dès huit heures et demie, deux cent cinquante personnes, au moins, répondaient à l'appel qui leur avait été fait par M. A. Meynier junior, l'organisateur de la première excursion de plaisir qui avait lieu à St-Martinville, encombraient le ferry Morgan, s'apprêtant à aller fêter joyeusement l'inauguration de l'embranchement qui relie cette ville à la grande ligne de la Nouvelle-Orléans au Texas.

Une demi-heure après, la vapeur nous emportait vers la belle et riche région des Attakapas. Nous passons rapidement les stations de Gretna, Canal Harvey, Canal de la Compagnie, Boutté, Bayou des Allemands, Raceland, Lafourche Crossing, sans aucun incident digne de remarque.

Seulement, en pénétrant dans la région du Bayou Lafourche, il est impossible de n'être pas frappé de l'abondance de ce produit du pays que l'on appelle la mousse de la Louisiane; les magnifiques arbres des forêts que nous traversons en sont littéralement couverts.

L'*Abeille* avait cent fois raison dernièrement de réclamer le développement de l'industrie du crin végétal et de l'indiquer comme une des nombreuses sources de richesses de l'Etat. Seule, la région du Bayou Lafourche en pourrait fournir au monde entier.

C'est aussi dans cette région que commencent à s'étendre, à droite et à gauche du chemin de fer, de vastes champs de cannes, dont quelques-uns sont d'une grande beauté, d'une hauteur rare. A partir de ce moment, ils ne font qu'augmenter en nombre et en qualité jusqu'au Bayou Salé, la seconde ou troisième station qui vient après la Baie de Berwick. Le voyageur le plus indifférent s'aperçoit qu'il traverse une riche contrée.

A la station de Terrebonne, a lieu le premier incident qui égaye notre voyage. N'oublions pas que nous sommes à la plus belle heure, 11 heures et demie du matin, d'une magnifique journée de dimanche. Une cinquantaine de nègres, vêtus de leurs habits de fête, sont installés sur la plateforme de la station. Un orateur noir pérore au milieu d'eux. Il profite du moment où s'arrête le train d'excursion pour lui adresser une violente philippique contre Kellogg, le carpet bagger, dont nous avons en assez, dont il ne faut plus, et une éloquente plaidoierie en faveur de M. Beattie, l'idole du Bayou Lafourche, l'espoir de l'Etat, le salut du ..... malheureusement, le coup-sifflet du train, peu sensible aux périodes éloquentes de Démosthènes de l'endroit, donne le signal du départ et coupe en deux la péroraison de l'orateur. C'est vraiment bien dommage. Il paraît, du reste, que ce brave noir qui avait au moins le bon esprit de vouloir nous convertir à la candidature d'un homme national, d'un homme distingué, exprimait fidèlement les idées de la population de couleur d'une grande partie du district. Interrogés, du reste, les gens du pays; ils vous disent que l'obstination de M. Kellogg est une double maladresse, en ce qu'il s'expose, lui-même, à une défaite ignominieuse et rend plus facile celle de son concurrent républicain.

A Tigerville, nous apercevons au passage un moulin à vent d'une élégante structure, et en pleine activité. C'est la première fois que nous voyons, en Louisiane, le vent employé comme force motrice.

Voici le large Bayou Bœuf, presque inconnu chez nous, et qui serait un beau fleuve dans tout autre pays. Quelle utilité tire-t-on de ce magnifique cours d'eau qui tombe dans la baie de Berwick, dont nous approchons?

Il est une heure et demie, nous nous arrêtons devant Morgan City; jolie ville, pleine de vie et de mouvement; charmantes résidences, à la structure élégante, aux barrières fraîchement peintes, aux cours tenues en bon ordre, aux murs d'une éblouissante blancheur.

Malheureusement, on aperçoit, dans toute l'étendue de la ville, à trois ou quatre pieds de hauteur, les traces des récentes inondations.

Nous traversons le pont de fer sur la Baie de Berwick; magnifique travail qui rappelle, bien qu'on peu moins long, celui des Rigolets. Nous laissons à notre droite l'Atchafalaya, et nous pénétrons dans la fameuse région du Bayou Têche.

Nous en voulons un peu à ce bon vieux bayou, qu'il nous était arrivé jadis de parcourir dans toute sa longueur, en bateau à vapeur, dont nous avions gardé un délicieux souvenir, et qui, cette fois, n'est tout le temps dérobé à nos yeux. Et, pourtant, nous le savions là, presque toujours là, courant de l'autre côté des habitations que nous longions. Nous ne l'avons même aperçu que quelques minutes après notre arrivée à St-Martinville, le chemin de fer lui ayant joué le vilain tour de s'arrêter à deux ou trois lieues de ses jolies rives.

A mesure que nous avançons dans la contrée du Têche, nous voyons le sol se couvrir de plus en plus de magnifiques moissons. Patersonville, Bayou Salé, Franklin, Baldwin, Sorrel, Jeannerette, autant de centres de population où la culture de la canne est élevée à un haut degré de perfection. Les habitants, du reste, trouvent un aide puissant dans l'extrême fécondité du sol. Jeannerette a progressé, depuis plusieurs années: c'est presqu'une petite ville aujourd'hui. Voici la Nouvelle Ibérie, actuellement le centre de population le plus important de la région. La construction du chemin de fer qui la traverse de part en part et l'établissement de quelques industries, ont produit cet heureux résultat.

Depuis la baie de Berwick jusqu'à la Nouvelle-Ibérie, chose remarquable en un pays d'Amérique, pendant une course de deux heures à travers les vastes campagnes arrosées par le Têche, l'œil ne cesse de se reposer à gauche et à droite, à droite surtout, sur des habitations, la plupart entourées de vastes bâtisses; de nombreuses cabanes de noirs s'étendent au loin; le tout est dominé par une ou deux hautes cheminées, comme le cocher de l'église au milieu d'un village; autant de sucreries qui sont en plein rapport. La vue de cet énorme développement de l'industrie sucrière vous fait instinctivement monter au cœur l'indignation contre ceux qui voudraient, par un abaissement meurtrier de tarif, ruiner complètement cette belle contrée, et la réduire à la mendicité.

A partir de la Nouvelle-Ibérie, le chemin de fer s'éloigne des bords du bayou, incline à gauche vers la région de Vermillonville, au milieu d'immenses prairies, où, dispersés çà et là, paissent des milliers de bestiaux. Nous laissons à notre droite le vaste Lac Espagnol, sur les bords duquel était établi, jadis, du temps de la Confédération, le camp Pratt, qui servait de camp d'instruction aux recrues nouvelles, avant qu'elles fussent envoyées sur le théâtre des hostilités.

A la station Cade, au milieu d'un terrain élevé que l'on appelle le Côteau, nous rebroussons chemin et nous prenons enfin l'embranchement nouveau qui conduit à St Martinville. Une grande partie des excursionnistes s'étaient arrêtés à la Nouvelle-Ibérie; le reste court à toute vapeur vers le but définitif de son voyage.

Une chose assez remarquable: pour la première fois, peut-être, depuis notre départ, le chemin s'ensuisse. Il a fallu pratiquer des tranchées dans le sol pour établir la voie ferrée.

Mais quelles admirables prairies à perte de vue nous parcourons du regard! Quels beaux animaux y paissent tranquillement! Pour combien de millions d'autres têtes de bétail il y aurait là amplement place!! Que de ravissants sites à exploiter pour la palette d'un habile paysagiste!

Enfin, les longs sifflements de la machine à vapeur essoufflée nous avertissent de l'arrivée en gare. Nous nous arrêtons devant un vaste enclos, ombragé de magnifiques chênes verts, où, de tous côtés flottent les couleurs nationales. Plusieurs centaines de personnes sont groupées devant la gare pour accueillir les voyageurs.

C'est au son de la musique que nous descendons du train, et nous entrons dans St-Martinville.

Voici bien les mêmes rues qu'il y a vingt-trois ans, les mêmes constructions, le même pont du Bayou, la même grande et belle place carrée, symétrique, avec la vaste et élégante église qui s'élève au milieu; une véritable place de ville.

Voilà bien chez les habitants la même gaîté, la même cordialité rare, le même esprit hospitalier qui avaient tant contribué jadis à la prospérité de St-Martinville, qui l'avaient rendue si populaire, qui en avaient fait si longtemps le rendez-vous favori des désœuvrés de la Nile-Orléans, pendant l'été.

A St-Martinville, aujourd'hui, on parle encore français comme avant la guerre, et on se glorifie de parler français. On y a conservé, on y conserve encore avec soin, avec fierté, les habitudes, les allures gauloises. C'est un centre de population qui a son cachet à part, qui ne ressemble à aucun autre. Voulez-vous passer un ou deux jours d'agrément vrai, sans avoir à regretter ensuite ni votre argent, ni votre temps, ni les fatigues du voyage? Allez à St-Martinville. Nulle part on ne possède l'art d'accueillir, d'amuser les étrangers comme à St-Martinville.

Là, vous rencontrerez des familles illustres dans nos annales, les familles Mouton, Desclouette, deux familles de gouverneurs; là, vous êtes gracieusement accueilli par un homme d'une grande valeur intellectuelle et morale, un érudit, un avocat distingué, un patriote dévoué, un vaillant soldat, le général Alcibiade De Blanc, qui ferait s'il le voulait bien, un de nos meilleurs et de nos plus énergiques gouverneurs; puis une foule de braves et honnêtes citoyens, créoles ou français de naissance, tous également hospitaliers et sachant immédiatement mettre le visiteur à son aise.

La fête du soir a été charmante, pleine d'entrain, de gaieté, de cordialité envers vers les étrangers. Il y régnait nous ne savons quelle simplicité non dépourvue d'élégance, un laisser-aller d'autrefois bien avec le bon ton, choses qui sont de tradition dans le pays, et que nous tendons tous les jours à perdre en ville.

Et puis les ressources de la vie y sont si faciles. Nous avons rencontré, à St-Martinville, dimanche et lundi, plusieurs de nos compatriotes de la Nouvelle-Orléans, réfugiés, soit dans la ville même, soit dans les environs, et qui sont enchantés de leur séjour et de la tournure qu'y prennent leurs affaires.

Sans doute, St-Martinville a été cruellement éprouvée pendant et depuis la guerre; le malheur y a abattu bien des courages; elle s'est trouvée, grâce au chemin de fer qui la fuyait, privée de communications directes avec le monde extérieur; sans doute, les terribles inondations de cette année ont ajouté bien des ruines nouvelles aux anciennes; mais après un moment d'affaissement, la voilà qui veut se relever, qui sent renaître son courage, qui est bien déterminée à mettre en usage toutes les ressources naturelles que lui a prodiguées la nature

Ses environs ne se livrent pas seulement à la production sucrière; ils cultivent aussi, largement et avec un égal succès le coton. Ses champs en abondent. Quant à ses prairies, elles sont les plus belles de l'Etat. Comment n'a-t-elle pas tiré parti essayé de faire, sans ce rapport, une rude concurrence au Texas? C'est ce que nous ne concevons pas. Il y a là pour elle une source inépuisable de richesses.

Elle possède presqu'à ses portes deux ou trois fermes modèles installées, conduites à la française, à l'européenne, dont les habiles propriétaires sont en train de se faire une fortune rapide.

A ceux qui veulent se livrer, aux Attakapas, à la culture de la terre laquelle, exercée dans des conditions rationnelles d'économie rurale, conduit infailliblement à la fortune, dans ces régions bénies du ciel, nous conseillons d'aller visiter ces deux ou trois fermes. Ils verront s'y opérer des prodiges d'ordre, d'économie, d'habileté dans le choix et la conduite des cultures.

On a trop dit et répété que les gros planteurs des Attakapas se montraient rebelles à la division des grands propriétés foncières. Nous croyons pouvoir affirmer le contraire. Qu'ils trouvent des acquéreurs sérieux, qui veuillent bien leur accorder un prix convenable de terres qui ont été après tout améliorées par eux, et ils se débarrasseraient volontiers de toutes celles qu'ils ne peuvent exploiter eux-mêmes.

Il y a un fait incontestable, c'est que les quelques capitalistes qui achèteraient avec l'argent certainis de ces grandes habitations, ou les vastes terrains qui les en tourent et sont aussi fertiles qu'elles, pour les diviser en petites fermes, de 30, 40, 50 acres, doubleraient incontestablement leur argent, tout en rendant service à une région dont ils doubleraient la population et qu'ils tripleraient la richesse.

Dans la soirée de dimanche, notre curiosité se portait sur deux ou trois amazones de couleur traversant St. Martinville, chacune accompagnée de son cavalier. C'étaient des noirs aisés qui étant parvenus à acheter, à un assez haut prix quelque îlots, une petite ferme, la cultivent eux-mêmes et en tirent un excellent profit annuel. On en pourrait citer un assez grand nombre, deve nus ainsi de bons petits propriétaires dans les environs de cette ville. Ce fait ne suffit-il pas pour prouver la facilité avec laquelle on peut arriver à la prospérité par l'installation de petites fermes dans cette riche région.

Et, maintenant, un dernier mot à l'adresse de la charmante et attrayante ville qui nous a fait un si gracieux accueil, et qui mérite de conquérir son opulence d'autrefois. Qu'elle se arrête pas dans la voie nouvelle où elle vient de se lancer; elle peut atteindre vite au but qu'elle poursuit. Elle trouve, d'ailleurs, en cela un puissant appui dans les ressources naturelles de son sol, dans l'intelligence, l'activité de ses habitants, dans le patriotisme et le dévouement de ceux qui la guident.

Quant aux excursions futures qui s'apprêtent à verser dans ses rues, dans ses hôtels, dans ses fêtes, des centaines de voyageurs, le succès de celle qui vient d'avoir lieu lui répond de leur réussite complète; il y aurait ingratitude de notre pars à ne pas inviter chaleureusement nos lecteurs à aller jouir de l'hospitalité franche que l'on reçoit, et des charmantes fêtes qui se donnent à St. Martinville.

Dès la rentrée du Parlement français, une proposition de loi, tendant à la révision de la loi électorale, et au rétablissement du scrutin de liste, sera simultanément déposée sur les bureaux de la Chambre et du Sénat. L'initiative de cette proposition sera prise dans l'une et l'autre Chambre, par des membres de l'Union républicaine. Il est certain qu'à cette occasion, se posera de nouveau la question de savoir si cette proposition devra être discutée dans la forme d'une simple loi organique, ou dans la forme d'une loi constitutionnelle, c'est-à-dire en congrès.

On sait qu'en mars 1881, M. Journault, rapporteur de la commission chargée d'examiner la proposition de M. Bouquet-Duverdie, relative à la modification de la loi électorale, avait conclu en refusant d'attribuer, à cette loi, le caractère constitutionnel.

La Gazette de France:

Le gouvernement s'occupe de suppléer à la vacance des sièges épiscopaux d'Arras et de Tarbes.

Pour la succession de Mgr Lequette, à Arras, le gouvernement a songé à l'abbé Bœuf, aumônier du lycée Henri IV, un des vétérans de la chaire dans le diocèse de Paris.

L'abbé Bernard, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, serait le successeur de Mgr Jourdan, à Tarbes. L'abbé Bernard était jadis aumônier de l'école normale supérieure. C'est un orateur très apprécié; il a publié plusieurs ouvrages remarquables, entre autres: *L'histoire du tiers-ordre de Saint-Dominique en France.*

Quant à la succession de Mgr de la Bouillerie, coadjuteur du cardinal-archevêque de Bordeaux, le ministère des cultes ne se montre pas très désireux de le remplacer. Il n'a pas accueilli la candidature de Mgr Fonteneau, évêque d'Angen, qu'on juge compromis par ses anciennes opinions bonapartistes, et qui, d'ailleurs, n'est pas assez jeune pour espérer survivre à "l'hymoriel cardinal."

14 septembre.—Messe solennelle de Requiem, à la Cathédrale St-Louis.

Demain, jeudi, anniversaire de la mémorable journée du 14 septembre 1874, sera célébrée, à la Cathédrale St-Louis, à 8 heures précises du matin, une messe solennelle de Requiem pour le repos des âmes des héros tombés sur le champ de bataille, victimes de leur bravoure et de leur patriotisme. A cette occasion, le chœur complet de la cathédrale fera entendre des morceaux choisis de différents compositeurs de musique, les plus célèbres.

M. Henri Bayon, violoniste amateur, fils du Dr Henri Bayon, et l'un des plus brillants élèves du professeur Joubert, qui doit nous revenir de France dans quelques jours, exécutera, à l'élévation, une élégie sur le violon. Nous n'avons jamais entendu M. H. Bayon, mais des artistes nous ont parlé fort avantageusement de son talent, non plus hardi seulement, mais plein de justesse, de correction, en même temps que d'animation et d'entrain—deux qualités qui semblent ne pas pouvoir s'entendre, et sont, cependant, unies chez lui.

A l'offertoire, Mlle Régina Frémaux, dont la belle voix de contralto possède de si riches qualités, chantera un *Pie Jesu.*

Tout le chœur de la Cathédrale est prié d'assister à la répétition qui doit avoir lieu, aujourd'hui, à midi précis, à la tribune de notre église métropolitaine.

LES THEATRES.

Ouverture de la saison par M. David Bidwell.

M. David Bidwell connaît l'adage "time is money"; administrateur infatigable, de premier ordre, il ne perd pas une heure; il tient à toujours inaugurer ici la saison des plaisirs. C'est une administration bien importante et bien difficile que la sienne. En effet, sans jamais se préoccuper des obstacles qui peuvent naître de notre situation commerciale, financière, il prend charge de trois théâtres, l'Académie de Musique, le Grand Opéra, le St-Charles. Un brelan, mais toujours malaisé à jouer celui-là.

N'importe, l'heureux et habile M. Bidwell laisse invariablement la partie après l'avoir gagnée. Cette année, comme les précédentes, il est le premier en date, et c'est à l'Académie de Musique qu'il fait l'honneur du début. L'ouverture de cette jolie salle aura lieu samedi prochain 16 septembre. C'est sur la troupe de pantomime de Nick Robertson que se lèvera le rideau; un nom justement populaire, dont le *Humpty Dumpty* fait toujours époque.

Cette compagnie compte parmi ses membres deux clowns qui, partout où ils étaient leur gaîté et leur esprit, enlevaient le succès à la pointe de leurs saillies insanitée: Grimaldini Dromio. A côté d'eux un comique original, qui sait se multiplier dans chacun de ses rôles Pedro. Dans cette compagnie figurent vingt ou vingt-deux sujets dont chacun a un mérite réel et contribue à un ensemble qui ne laisse jamais. Disons aussi que la bande de musique et l'orchestre se composent d'artistes d'une valeur incontestée. L'inauguration sera donc brillante, n'en doutez pas.

Le bureau de location, toujours confié au courtois et populaire M. Mauberret, s'ouvrira dès demain, jeudi. Pour l'exploitation de ses trois théâtres—saison 1882-83—M. Bidwell annonce 65 combinaisons; tous les genres—depuis le burlesque jusqu'à l'opéra—défileront sous les yeux du public. L'entreprenant directeur a contracté entr'autres avec six troupes d'opéra, des minstrels, des magiciens, le Black Crook Company. Il donnera aussi une large place à la comédie et au drame. Parmi les nouveautés promises nous remarquons *Romany Rye. Taken from life*, œuvres applaudies sur toutes les scènes.

Le Grand Opera ouvrira ses portes le 29 octobre avec *My Partner*: et la pièce de début du St-Charles sera, à la date du 15 octobre, l'une des meilleures du répertoire du Joe Wheelock's Company.

Succès sur toute la ligne, tel est le vœu sincère que nous formons une fois de plus pour M. David Bidwell.

Le Pionnier de l'Assomption du 9 septembre:

Les orages ont été moins fréquents cette semaine que, ces sept ou huit semaines précédentes. La pluie a tombé hier en abondance; et, au moment où nous écrivons ces lignes, le vent souffle avec violence et on redoute un ouragan.

Les habitants se plaignent avec raison de la prolongation de ce mauvais temps; ils ne peuvent ni ramasser leur maïs, qui risque de pourrir sur pied, ni couper leur foin, ni sortir leur bois pour la prochaine saison. Les raisins sont également très contrariés par ce temps qui les empêche de couper la récolte. La canne seule semble s'accommoder de cet état de choses; elle continue à profiter d'une façon extraordinaire et promet un excellent rendement s'il n'arrive pas de malheur.

—Le steamer Assumption, forcé de discontinuer ses voyages au bayou par le manque d'eau, est remplacé par le Frank Willard, capitaine A. Dugas qui a fait ses deux voyages réguliers cette semaine, mais qui ne viendra pas longtemps encore si le bayou continue à baisser comme ces jours derniers.

—Nous avons le regret d'avoir à enregistrer la mort de Mme Elodie Ayraud, née Guédry, décédée samedi, 2 septembre, à l'âge de 23 ans. Elle était l'épouse adorée de notre brave ami Henry Ayraud et la fille chérie de notre vénérable citoyen Narcisse Guédry.—Nous les prions d'agréer nos sincères compliments de condoléance.

—Le *Sentinelle de Thibodaux* nous est arrivée samedi dernier considérablement agrandie et dans un format de huit pages. Cette transformation lui donne une très belle apparence et fait honneur au bon goût de notre bon vieux confrère Sancan. Elle prouve de plus l'état florissant des affaires de ce journal qui mérite bien le patronage dont il jouit et pour lequel nous le félicitons.

—Ceux qui ont essayé du Malakoff Bitters ont le plus grand éloge comme tonique anti-bilieux.

La *Nouvelle Presse Libre* de Vienne a été saisie à cause d'un article où elle disait que "la diplomatie européenne agissait sciemment mal en Egypte, parce qu'elle compte sur un prochain partage de la Turquie, où elle ferait une bonne affaire."

On télégraphie, de Berne, 22 août, au soir:

"Un incendie a éclaté, la nuit dernière, dans le grand village de Betterkinden (canton de Berne), entre Berthoud et Soleure.

"Vingt-quatre fermes et deux auberges ont été la proie des flammes.—La malveillance n'est pas, dit on, étrangère à ce sinistre."

Le Conseil général de l'Hérault a émis, par 15 voix contre 7, un vœu tendant à "rechercher la solution de la question de la réforme de la magistrature, basée sur le double principe de l'amovibilité et de l'élection."

—La grande exposition internationale de pêcherie et des produits industriels qui s'y rattachent s'ouvrira définitivement à Londres le 1er novembre 1883.

Les Etats-Unis, la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norwège ont envoyé leur adhésion au Comité d'organisation.

Parmi les récompenses, nous en remarquons une de 15,000 fr. pour le meilleur bateau de sauvetage.

La Libertad, de Mexico, organe ministériel, a publié mercredi un article très favorable à la négociation d'un traité de commerce avec les Etats-Unis.

Le gouvernement mexicain a commencé les travaux de construction du chemin de fer de Tehuantepec.

Nous lisons, dans un journal bonapartiste, la nouvelle suivante:

"Il paraît certain que l'ex-impératrice Eugénie a obtenu, du gouvernement anglais, la constitution d'un majorat de 500,000 fr. de rente au profit du prince Victor."

FAITS DIVERS AMERICAINS

On annonce que le général Beaver, (Pennsylvanie) se retirera probablement de la lutte gubernatoriale.

—L'Etat de la Georgie vent que le mouvement qu'il vient d'inaugurer—l'érection d'un monument au sénateur Ben Hill—ait un caractère essentiellement populaire; à cet effet, les contributions sont limitées—d'un cent à $10. Le monument commémoratif coûtera environ $30,000. Il est bon que de pareilles manifestations viennent parfois donner tort à ceux qui pensent et disent que les républiques sont ingrates. Soyons du moins une exception.

—La compagnie du chemin de fer de la Pennsylvanie va construire, à Baltimore, une gare de passagers, qui promet d'être une splendeur; en effet, on estime qu'elle lui vaudra une dépense de $2,000,000. Comme architecture et comme dispositions intérieures, elle sera le pendant du Filbert Street Station, à Philadelphie, station considérée comme la plus somptueuse qui soit aux Etats-Unis. Cette nouvelle gare de Baltimore pourra recevoir aisément cent vingt-cinq convois de "cars" par jour. A quand le tour de la Nile-Orléans?

—Il vient de mourir, à Dover, dans le New Hampshire, un prêtre catholique bien connu et entouré de l'estime publique—le Révérend Père James Drummond. C'était le plus vieux ministre du culte dans la Nouvelle-Angleterre. Son ordination datée de juin 1832 juste un demi-siècle. Il était né en 1800 et avait été élevé dans le comté de Leitrim, Irlande, d'où il s'était rendu en 1831. Après avoir été ordonné en 1832, il fut assigné à la cure d'une église de Boston; puis il fut appelé à exercer son ministère dans diverses parties de la Nouvelle-Ecosse, de 1834 à 1866, époque à laquelle il fut nommé pasteur de l'église Ste-Marie à Dover. Il resta à ce poste jusqu'en 1879, et son état de santé le contraignit alors à l'abandonner. Sa mort a été un deuil public.

—La coquetterie est vraiment inventive au delà de tout dire. Une jeune fille de Cleveland, (Ohio), qui n'a pas précisément la fortune de M. Vanderbilt, et qui, en raison de sa très modeste position, n'est pas appelée à figurer dans les réunions mondaines, et y montrer tout ce puissant arsenal qu'on nomme la toilette d'une femme, était parvenue à économie, en économie, à faire emplette d'un chapeau qui avait été son rêve. C'était en effet un chef-d'œuvre de confection, un amour de chapeau. Or, une délicieuse coiffure, c'est fort bien, mais restait à trouver le moyen de la montrer. Après s'y être longtemps logée, elle imagina un expédient dont l'idée lui appartient bien entière. Les débats d'un procès intéressant allaient s'ouvrir à Cleveland, et l'on savait que les curieux—femmes et hommes—s'y porteraient en foule. A force d'allées et de venues, elle se fit citer comme témoin dans l'affaire, et lorsqu'appelée à faire sa déposition, elle fut interrogée par le juge, elle répondit, simulant l'étonnement ou maîtresse, qu'il y avait en sans doute erreur dans la citation, car elle ne savait rien, absolument rien du litigeant, ni de l'accusé, ni de l'un ni l'autre. Mais, ajoutait-elle, elle ne pouvait lutter contre lui. Des insuccès ou des ambitieux, se jouant des intérêts des nobles populations arabes, leur ont prodigué une foule de promesses, mais aucune ne s'est réalisée. Cette expérience d'une année a été suffisante pour ouvrir les yeux de tous et pour démontrer de quel côté est la vérité, et qui mérite confiance. Que ceux dont le jugement est droit et les intentions pures refusent de servir plus longtemps de jouets à des ambitieux égoïstes: qu'ils rentrent leurs frères, certes aussi bons musulmans qu'eux, vivant en paix dans leur pays et suivant en toute liberté les règles et les pratiques de la religion; que ceux-là s'approchent avec confiance, et le bey, leur maître, leur pardonnera leur faute.

La France, comme toujours puissante et généreuse, montrera une fois de plus qu'elle veut avant tout la prospérité des populations arabes. L'aman complet sera accordé. Aucun de ceux qui rentreront avec des intentions pacifiques ne sera si arrêté, ni poursuivi ou inquiété. Chacun pourra s'installer en paix dans son paya et n'aura à payer d'autres sommes que les impôts et les taxes exigés de ceux de leurs frères qui avaient aussi cru devoir prendre les armes, mais qui, depuis longtemps, ont reconnu leur erreur et se félicitent aujourd'hui de l'issue de choses actuel. Enfin, tous ceux qui se présenteront aux commandants des garnisons françaises en Tunisie sont assurés, par la promesse solennelle de cet écrit, qu'ils ne seront inquiétés en aucune manière.

Signé: CAMBON.

Le retour des dissidents mettant fin à la période de guerre, on espère que le gouvernement du pays s'occupera de l'établissement des organes de la justice et de la police, qui permettraient de supprimer le régime des capitulations.

La Chambre de commerce de Perpignan vient d'écrire à M. le ministre des finances pour le prier de reprendre à son compte le projet de loi présenté par M. Léon Say, et qui avait pour but de réduire à 25 francs par hectolitre le droit sur les alcools employés au vinage, afin de faire cesser ainsi un privilège intolérable accordé au commerce étranger, puisqu'il n'expédie en France que des vins vinés et vins sans droits.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

On peut toujours se procurer l'Abeille chez

H. Billard, libraire, coin Bienville et Chartres
F. Fournier, .. 129 rue Royale,
G. Ellis, .. 11 Decatur,
H. Holland, .. 19 Commercial Place,
G. F. Wharton, .. 21 1/2 Carondelet,
Wm. Johnson, .. 308 Decatur,
A. H. Staub 22 Commercial Place

Décédé, hier matin, à cinq heures, GABRIEL PRATS, à l'âge de 57 ans, natif de Mahone, Espagne. Les amis et connaissances de la famille, ainsi que les membres de la société Y. M. B. A., ceux des Fils de la Louisiane, du Southern Association, des P. M. B. A. et des C. S. C., sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu cette après-midi, à quatre heures, de sa résidence No 157 Gianborne, encoignure Ste-Anne. De la part de la famille.

Sociedad Union Espanola de Beneficencia Mutua—Los miembros que la componen se servirán reunirse al local de costumbre hoy 13, á las 3 1/2 horas de la tarde, para asistir al entierro del finado socio Don GABRIEL PRATS natural de Mahon España, á la edad de 57 años.

De orden del señor Presidente
DON MANUEL CASTILLO.
A. ALVAREZ GALAN, Secretario

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vins de Bordeaux: des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable etc. etc. etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

PITTSBURG

CHARBON. CHARBON.

45

Sous le pavé livré à domicile.

DESFORGES, MONTAGNET & C